

Introduction

L'INCO

Alger, 30 décembre 1908. Paul Roussenq (1885-1949) embarque pour la Guyane¹. Le 5 mai précédent, le conseil de guerre de Tunis avait condamné ce soldat du cinquième bataillon d'infanterie légère d'Afrique à vingt ans de travaux forcés, à la dégradation militaire et à quinze ans d'interdiction de séjour². Son histoire, banale et classique, n'a pas défrayé la chronique judiciaire. C'est celle d'un jeune conscrit disciplinaire passé par la centrale de Clairvaux. Le matricule 37664 se confondrait presque totalement dans la masse des bagnards si son classement dans la catégorie A³ ne venait le signaler comme un individu à surveiller et ne le vouait à l'internement aux îles du Salut. Le dossier militaire de Paul Roussenq le mentionne en effet comme anarchiste et antimilitariste⁴.

Les prisonniers politiques constituent en Guyane une infime minorité. Le déporté n'a pas le même statut que le condamné aux travaux forcés ou que le relégué. Il est cantonné sur l'île du Diable depuis l'affaire Dreyfus et n'a donc en théorie aucun contact avec le reste de la population pénale. Mais il bénéficie d'une certaine liberté de mouvement sur ce bout de terre... de quatorze hectares.

La notion de détenu politique dépend en réalité de la législation de l'État qui entend se débarrasser de ses opposants. Dans ce cadre, le sort des anarchistes est réglé par les trois lois dites « scélérates » de 1893-1894 censées réprimer ce mouvement à la suite de la propagande par le fait (les attentats de Ravachol, Henry, Vaillant, Caserio...). Ils sont alors considérés comme détenus de droit commun⁵ et non comme des détenus politiques. L'anarchiste au bagne est un criminel,

ce n'est pas un déporté. Ce sera donc un transporté, condamné aux travaux forcés à temps ou à perpétuité.

Victimes ainsi d'une double peine, ils doivent subir une véritable vindicte carcérale car la peur suscitée en métropole par la vague d'attentats s'est exportée en Guyane, se transformant ici en coups et blessures, voies de fait et brimades en tout genre. Dans ces conditions, la mythique révolte de l'île Saint-Joseph des 21-22 octobre 1894 donne lieu à un massacre organisé. Parmi les seize victimes, deux surveillants, deux porte-clefs⁶ et douze forçats, dont cinq sont des militants anarchistes tirés comme des lapins⁷. C'est le cas notamment pour Simon, dit Biscuit, réfugié sur un arbre et à qui ses meurtriers assermentés n'ont pas laissé le choix de la descente⁸. Être anarchiste au bagne peut vous raccourcir sensiblement l'existence à l'occasion. Mais Roussenq arrive quatorze ans après le dramatique événement. La catégorie A l'amène à passer son existence entre l'île Royale et l'île Saint-Joseph jusqu'à sa libération en 1929.

Le « médecin-paparazzi », Léon Collin, fait le voyage à bord de *La Loire* entre 1907 et 1910 ; photographe amateur, il trouve là un bon moyen d'arrondir ses fins de mois. Ses clichés de stars de cours d'assises s'écoulent en effet aisément dans une presse avide de faits divers⁹. Roussenq ne retient pas son attention, il ne le photographie pas, ne le mentionne pas dans ses carnets, préférant s'attacher à des personnalités médiatiquement plus intéressantes¹⁰. Roussenq est un parfait inconnu.

Vingt-quatre ans après avoir posé le pied en Guyane, il est devenu un symbole. Il incarne le bagne, ses horreurs et son inhumanité, au sens propre comme au sens figuré.

S'il doit une grande part de sa célébrité au sensationnel reportage d'Albert Londres en 1923, c'est bien le comportement de l'Inco qui le fait remarquer du « prince des reporters¹¹ ». Les combats du fagot¹² Roussenq, sa résistance à l'oppression, sa révolte contre toutes formes d'injustice, sa pratique obsessionnelle et névrotique de l'écrit, sa grossière arrogance et surtout ses plus de onze années de cachot peuvent forcer l'admiration.

La redécouverte de ses textes nous permet d'aller au-delà du simple récit autobiographique. C'est l'histoire d'un homme n'ayant de

cesse d'expliquer sans acrimonie l'horreur carcérale subie dans les camps de travaux forcés de la France outre-Atlantique.

Peu de temps avant son retour en France métropolitaine, triomphalement orchestré le 28 décembre 1932, par le Secours Rouge International (SRI)* et le parti communiste¹³, il commence à écrire ses souvenirs. Le récit ou plutôt les récits de Paul Roussenq devraient ainsi pouvoir être considérés comme une source majeure de cette histoire pénitentiaire et coloniale au même titre que le reportage d'Albert Londres en 1923, ou que l'implacable démonstration scientifique et empirique faite par le docteur Louis Rousseau en 1930¹⁴, ou encore que les clichés et les notes du docteur Léon Collin édités en 2015.

Jusque très récemment, l'historien pouvait s'appuyer sur au moins deux récits de Roussenq. Mais ces souvenirs, publiés l'un en 1933 par les Éditions de la Défense du SRI, l'autre de façon posthume en 1957 par l'abbé Pucheu, sont passés sous les fourches caudines d'une déformation rendant le propos de l'homme enfermé particulièrement ambigu et partisan, alors que son style est ordinairement didactique. Déformation communiste pour la première version, catholique pour la seconde. En 2018, les Archives départementales (AD) des Alpes-de-Haute-Provence mettent en ligne sur leur site internet le manuscrit d'une troisième version, écrite en juin 1942 au CSS (Centre de Séjour Surveillé) de Sisteron, qu'ils ont reçu en don. Nous avons exhumé depuis trois témoignages. Deux ont été publiés par voie de presse (*La Bourgogne républicaine* en 1937 et *Les Allobroges* en 1948) ; un a été consigné dans un cahier d'écolier en juin 1941, toujours au CSS de Sisteron. Nous retraçons en Annexe l'historiographie d'une plume enfermée, celle de Paul Roussenq.

De 1852 à 1953, près de 70 000 criminels ont fini leur vie dans le ventre d'un requin ou bien enfouis anonymes dans la tourbe amazonnienne. Peu en sont revenus. Roussenq est de ceux-là et il entend bien se faire témoin.

Quiconque éprouve quelque curiosité pour l'histoire des bagnes français est amené, un jour ou l'autre, à croiser la route de Roussenq,

* La liste des acronymes figure en fin d'ouvrage (p. 293).

à questionner son langage fleuri, à se demander quelle est la valeur de son témoignage. Ses souvenirs mettent aussi en lumière, dans cette sombre époque marquée par l'hygiénisme, tout un schéma systématique de l'élimination du délinquant considéré comme une cellule infectée du corps social.

Seule la brochure de Daniel Vidal, parue en 1998¹⁵, raconte à grands traits une vie qui s'est jouée sur le jet fatal d'un quignon de pain et sur des effets militaires enflammés. De l'adolescence vagabonde aux geôles humides de la citadelle de Sisteron, de Biribi au pays des Sovièts, de l'homme enfermé aspirant « aux délices du cachot » à l'homme libre, mais ne se souffrant tellement plus qu'il décide de se jeter dans les eaux froides de l'Adour, la vie de Paul Henri Roussenq, anarchiste et incorrigible réfractaire, vient éclairer justement le *Visage*¹⁶ de cet homme devenu *Bagne*¹⁷. C'est alors tout un pan largement méconnu de l'histoire pénitentiaire et coloniale française qui nous est désormais accessible.

Les recherches opérées aux Archives Nationales de l'Outre-Mer à Aix-en-Provence (ANOM), aux Archives nationales à Paris, aux Archives de la Défense à Vincennes (AD), à la Contemporaine à Nanterre, aux Archives nationales du monde du travail (ANMT) à Roubaix, aux Archives départementales de Seine-Saint-Denis, de l'Isère, de Guyane et dans d'autres services d'archives publiques ou privées nous autorisent à tracer de manière plus précise un chemin particulièrement tortueux.

Nous tenons ici à remercier pour leur aide précieuse et leurs conseils avisés Mesdames et Messieurs Thierry Bertrand, Bernard Cahier, Christelle Dedeband, Isabelle Dion, Felip et Maryvonne Equy, Laure Franek, Arnauld Heuret, David Jurie, Laëtitia Péan, Michel Pierre, Gilles Poizat, Joël Poivre, Christelle Rivaland, Tania Saint-Amé, Aurélie Schneider, Franck Sénateur, Franck Veyron, et Daniel Vidal. Nous tenons enfin à souligner la gentillesse et l'extrême sollicitude du personnel des divers services d'archives que nous avons visités.

Bienvenue chez les hommes punis.

Conclusion

QUE RESTE-T-IL DE PAUL ROUSSENQ ?

Il n'était pas une figure majeure de l'histoire de l'anarchisme ; il ne fut jamais un militant de premier ordre mais un camarade sincère ; le goût de la liberté lui a valu bien des déboires. « Quant à La Fontaine, je le mettais au-dessus de tout », écrit-il en 1948 dans *Les Allobroges*¹ pour évoquer son amour adolescent de la poésie. Ironie de l'histoire, il aurait pu se comparer au poème *Le Loup et le Chien* du Livre I des célèbres *Fables*.

Ce « Loup n'avait que les os et la peau ». Ce loup bave d'envie devant le superbe dogue, puissant et grassement nourri par ses maîtres. Mais ce loup voit le col du chien pelé parce que ses maîtres l'ont attaché. « Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor. » Paul Roussenq a payé cher le prix de sa liberté.

Il fut une double victime : d'un ordre social d'abord qui préfère l'affliction à l'amendement et à la régénération parce qu'il est écrit que le délinquant – qu'il soit petit ou grand, multirécidiviste ou non, psychologiquement dérangé ou non, peu importe – doit payer, doit souffrir, dût-il en crever, doit réparer au centuple le mal commis.

Un quignon de pain peut vous pourrir la vie. La vie enfermée du vagabond Roussenq nous le prouve : Clairvaux, Biribi, Le Grand Séminaire² de Guyane, les CSS de Sisteron et de Fort-Barraux, ainsi qu'un grand nombre de prisons métropolitaines. Ce quignon de pain, c'est le premier des dominos qui fait tomber les autres.

L'homme est aussi une victime politique car il ne fait pas bon être anarchiste sous la III^e République, et nous avons vu ce qu'il en était

de l'être dans les camps de travaux forcés guyanais ! Victime politique encore sous la forme d'une marionnette rouge que l'on met au rebut parce qu'elle ne veut plus aller dans le sens voulu par le grand parti des prolétaires. Le parti communiste a vite fait d'effacer les traces du passage de Paul Roussenq.

Reste alors un exemple particulièrement éclairant du traitement pénal de la question sociale à la fin du XIX^e siècle. Clairvaux, Biribi, la Guyane. Une machine à broyer les asociaux, les petits et grands criminels, les adolescents vagabonds – et c'est pire encore quand le virus de la contestation anarchiste les pique ; un système éliminatoire dont on ne sort pas indemne. Cinq ans d'espérance de vie à l'arrivée sous les tropiques. Des taux annuels de mortalité autour de 10 %, de la création du bagne en 1854 jusqu'à l'arrêt de la transportation en 1938. Roussenq est un survivant et son cas peut forcer l'admiration : vingt-trois ans de bagne, dont trois de doublage et onze de cachot. La circonspection tout au moins pour les autres. L'homme-cloporte de Saint-Joseph ne laisse en tout cas pas indifférent. C'est d'abord une force de caractère indéniable qui confine à la folie pour ceux de ses gardiens et de ses codétenus qui n'ont pas saisi son comportement, son refus obsessionnel de se soumettre. Mais Paul Roussenq porte les stigmates des souffrances subies.

Reste donc une existence d'insoumis, une vie d'Incorrigible ?

Reste une plaque de rue dans un quartier excentré – les Hauts de Balate – de Saint-Laurent-du-Maroni : « Rue Paul Roussenq. » Comme un hommage aux « victimes de guerre sociale » que furent les transportés et les relégués ? Ce n'est pas sûr. Un nom de rue pour rappeler une vie libre malgré les années d'enfermement. Les yeux ouverts. Roussenq a vu un monde qui n'était pas beau. Laideur métropolitaine de la chasse aux pauvres, laideur d'une répression concentrationnaire outre-Atlantique, laideur de la construction totalitaire du socialisme dans un seul pays.

Restent des souvenirs écrits. Un périple en URSS et d'indispensables mémoires carcéraux. Restent plus de trois cents lettres écrites derrière les barreaux. Restent les alexandrins d'un poète autodidacte. Roussenq résiste, nous l'avons vu, par l'écrit.

Il faut lire Paul Henri Roussenq pour prendre la pleine et entière mesure d'une force de caractère ne se limitant pas seulement à des années de cachot et à un dossier de bagnard pesant plus de cinq kilogrammes³.

Reste la lumière d'un indispensable témoignage, d'une source historique majeure sur l'enfermement, celui d'un anonyme devenu vedette malgré lui, mais une vedette bien vite tombée dans les limbes de l'oubli médiatique.

Il n'était finalement pas un bagné ; il était un homme dans toute sa complexité. Un homme conscient et politisé, épris des principes de liberté et de justice sociale, refusant tous les pouvoirs et prêt à en assumer toutes les conséquences.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i> : L'INCO	7
CHAPITRE I : GRAINE DE BAGNE	11
<i>Une enfance vagabonde</i>	14
<i>Clairvaux</i>	20
<i>À Biribi c'est là qu'on marche...</i>	25
CHAPITRE II : LES ÎLES DU SALUT	35
<i>La Loire a quitté La Pallice...</i>	35
<i>L'archipel panoptique</i>	40
<i>Être anarchiste au bagne</i>	47
CHAPITRE III : ROUSSENQ, L'IRRÉDUCTIBLE	51
« <i>Délices du cachot, c'est à vous que j'aspire</i> »	51
<i>La justice au bagne</i>	51
<i>L'homme puni</i>	53
<i>Le provocateur</i>	59
<i>Comprendre l'homme-cloporte</i>	64
CHAPITRE IV : UNE GUERRE ÉPISTOLAIRE	69
<i>Le pot de terre contre le pot de fer</i>	70
<i>Réclamer</i>	76
<i>Dénoncer</i>	89
<i>Soutenir</i>	97
CHAPITRE V : ALBERT LONDRES ET PAUL ROUSSENQ	107
<i>Un grand reporter</i>	108
<i>L'enquête guyanaise</i>	111
<i>Roussenq l'Inco</i>	119
<i>Un effet Albert Londres ?</i>	125

<i>Paul Roussenq après Albert Londres</i>	130
CHAPITRE VI : LIBÉREZ ROUSSENQ !	137
<i>Formation d'un comité de soutien à Saint-Gilles-du-Gard</i> .	139
<i>SRI versus LDH</i>	141
<i>Roussenq doit rentrer en France !</i>	146
CHAPITRE VII : LA FIN DES TRAVAUX FORCÉS	153
<i>Pendant ce temps, à Saint-Laurent-du-Maroni</i>	153
<i>1930-1931 : Affaire Bouzy-Burkowsky</i>	160
<i>Deuxième campagne de libération</i>	162
<i>Roussenq et les Annamites</i>	169
CHAPITRE VIII : LE HÉROS COMMUNISTE	173
<i>Une tournée de meetings triomphale</i>	175
<i>Au pays des Soviets</i>	180
<i>Retour à l'anarchie</i>	185
CHAPITRE IX : LE CHEMINEAU	189
<i>Sur les routes et en prison</i>	189
<i>Vichy et l'indésirable Roussenq</i>	194
« <i>Ayant tout enduré, près du gouffre béant, Je demeure debout, sur le seuil du néant</i> »	199
<i>Conclusion : QUE RESTE-T-IL DE PAUL ROUSSENQ ?</i>	207
ANNEXE : HISTORIOGRAPHIE D'UNE PLUME ENFERMÉE	211
NOTES	231
LISTE DES ACRONYMES	293
CHRONOLOGIE	295
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	299